

## Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών

Τόμ. 7 (1988)



### Σκηνές καθημερινής ζωής και παραδείγματα νοοτροπίας των Φαναριωτών κατά τον ΙΗ' αιώνα

Socrate C. Zervos

doi: [10.12681/deltiokms.189](https://doi.org/10.12681/deltiokms.189)

Copyright © 2015, Socrate C. Zervos



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### Βιβλιογραφική αναφορά:

Zervos, S. C. (1988). Σκηνές καθημερινής ζωής και παραδείγματα νοοτροπίας των Φαναριωτών κατά τον ΙΗ' αιώνα. *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών*, 7, 117-127. <https://doi.org/10.12681/deltiokms.189>

## SCÈNES DE VIE QUOTIDIENNE ET EXEMPLES DE MENTALITÉ PHANARIOTES PENDANT LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE\*

### I. LE CHOIX DES SOURCES

Utiliser tous les éléments traitant de la vie quotidienne et de la mentalité phanariotes consignés par les textes (mémoires, relations de voyages, correspondances) du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, s'avère évidemment impossible —et déconseillé— dans les limites d'un article. Le choix des textes ici présentés est guidé, non seulement par la qualité des informations qui y sont contenues, mais aussi par les personnalités de leurs auteurs; fort dissemblables les unes des autres, elles contribuent à définir une image de la vie quotidienne phanariote plus dialectique.

Il serait inutile d'expliquer le choix du premier témoignage que nous présentons dans les pages suivantes car il s'agit de celui de Constantin Caradja, illustre phanariote qui tint un journal fort détaillé<sup>1</sup>. Le second texte, une relation de voyage fut écrit par Marc Antoine Cazzaiti, un Grec «nobile» originaire des îles Ioniennes; cet observateur habile et hautain parcourut la Moldavie pendant le règne de Constantin Maurocordato (issu de la famille qui donna le premier prince phanariote aux principautés danubiennes), vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. William Wilkinson, l'auteur du troisième texte fut consul-général d'Angleterre à Bucarest au début du XIX<sup>e</sup> siècle; si nous lui devons d'avoir transmis de précieuses informations sur l'organisation des finances des principautés, il consigna également un grand nombre d'observations sur la vie quoti-

---

\* Cet article a été basé sur la documentation de notre thèse de doctorat, effectuée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), sous la direction de Madame Hélène Antoniadis-Bibicou.

1. Constantin Caradja, *Ἐφημερίδες ἰδιόχειροι Κ. Κ.*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, Documente Privitoare la Istoria Românilor, vol. XIII (*Texte grecești privitoare la istoria românească*), Bucarest, 1909, pp. 77-158, 537-551.

2. Marc Antoine Cazzaiti, *Viaggio da Costantinopoli à Iassi ... nel 1742*, éd. Ph. K. Phalbos (avec une traduction grecque), Athènes, 1979.

dienne des habitants des pays moldo-valaques<sup>3</sup>. Le quatrième texte, enfin, constitue le premier livre consacré aux phanariotes qui, simultanément, engage un débat polémique à l'encontre des princes grecs; son auteur, Marc Ph. Zallony, a souvent fondé ses critiques contre les phanariotes sur l'observation de leur mode de vie, de leurs moeurs; c'est à ce titre que nous utiliserons ici cette appréciation négative du phanariotisme<sup>4</sup>.

## II. SANTÉ, NATURE, ART

Membre d'une famille<sup>5</sup> qui avait donné deux princes<sup>6</sup> et plusieurs dignitaires<sup>7</sup> aux pays danubiens, Constantin Caradja<sup>8</sup> représente le «portrait-type» du phanariote des dernières décennies du XVIIIe siècle; habile diplomate —il réussit à conserver sa position en Moldavie quand fut destitué le prince Grégoire Alexandre Ghika en 1777<sup>9</sup>—, polyglotte —il fut chargé de la traduction des journaux français à l'état-major princier<sup>10</sup>—, fin observateur —en 1778, sur ordre du prince Constantin Mourouzi, il espionne les mouvements de l'armée russe en Pologne pour le compte de la Sublime Porte<sup>11</sup>—, il occupa successivement les dignités de Grand Commis<sup>12</sup>, d'Ispravnic<sup>13</sup>, de Grand Spathar<sup>14</sup>, et

3. William Wilkinson, *An Account of the Principalities...*, Londres, 1820; *Tableau Historique, Géographique et Politique de la Moldavie et de la Valachie*, (tr. de l'anglais par M. \*\*\*), Paris, 1821, 1824<sup>2</sup>, 1831<sup>3</sup>.

4. Marc-Philippe Zallony, *Traité sur les princes de Valachie et de Moldavie ... connus sous le nom: Fanariotes...*, Marseille, 1824; Paris, 1830<sup>2</sup>.

5. Cf. sur la famille Caradja, en général, D. S. Soutzo, «Les familles princières grecques de Valachie et de Moldavie», *Symposium l'époque phanariote*, Salonique, 1974, pp. 284-289 et, surtout, M. D. Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983, pp. 257-259 et la bibliographie citée en y ajoutant M. Holban, «Autour de deux rapports inédits sur Caragea et Callimachy», *Revue Historique du Sud-Est Européen*, 18 (1941), pp. 175-241 et 19a (1942), pp. 75-132. Le souvenir que la famille laissa aux autochtones est à l'origine du proverbe roumain «a fura ca pe vremea lui Caradja» (voler comme aux temps de Caradja): cf. R. Florescu, «The Fanariot Regime in the danubian Principalities», *Balkan Studies*, 9 (1968), p. 301.

6. Nicolas (1782-1783) et Jean Caradja (1812-1818).

7. Cf. Sturdza, *op.cit.*, p. 258.

8. Le lecteur trouvera plusieurs variantes du nom de cette famille (Caradza, Caragea, Karadja) dues à l'anarchie qui régna pendant longtemps dans la transcription des noms grecs en caractères latins.

9. Cf. Caradja, *op.cit.*, p. γ'.

10. *Ibidem*, p. δ'.

11. *Ibidem*, *loc. cit.*

12. Ecuyer; sur cette dignité cf. R. Florescu, *art. cit.*, p. 305, n. 10.

d'Hatman<sup>15</sup>; il devint enfin représentant du prince à Constantinople et s'allia, par mariage, en 1780, à l'illustre famille des Ghika<sup>16</sup>.

Par delà ses occupations politiques, Constantin Caradja conserva une habitude prise lorsqu'il était secrétaire du prince Ghika à Bucarest<sup>17</sup> en rédigeant, conformément aux usages de l'époque<sup>18</sup>, une sorte de journal intitulé «Ephémérides»<sup>19</sup>. Il y consigne des événements politiques, survenus dans les principautés ou dans d'autres pays européens, des faits divers<sup>20</sup> et des affaires le concernant personnellement. De ce journal, seules quatre cents pages manuscrites nous sont parvenues, couvrant les années 1778-1780, 1788-1790 et 1808-1812<sup>21</sup>; écrites dans un grec plutôt maladroit mais cependant clair<sup>22</sup>, enrichi (ou déformé) d'emprunts turcs, roumains ou français<sup>23</sup>, ces pages d'un intérêt littéraire limité rassemblent de multiples informations sur la vie quotidienne d'un proche de la Cour pendant le dernier quart du XVIIIe siècle.

Le lecteur contemporain des «Ephémérides», demeure, en premier lieu, surpris de constater la fréquence avec laquelle le texte traite de problèmes de santé, de maladie, de médecins. La mort («l'aquittement de la dette commune»<sup>24</sup>) y est fort présente qu'elle atteigne une personne célèbre ou, plus simplement, connue de l'auteur; à chaque fois, la cause du décès apparaît clairement définie, parfois accompagnée d'une description détaillée des symptômes des maladies; ainsi, la reine de Prusse meurt emportée par une pneumonie<sup>25</sup> et le prince Charles succombe à un empoisonnement, après une agonie de dix jours; un dignitaire turc rend l'âme à la suite de complications provoquées par un hydrothorax; le métropolite de Chalkédôn trépassa après une pleurite<sup>26</sup>, celui de Cyzique, Macaire, après une étrange apoplexie<sup>27</sup>; la belle

13. Prefet; sur cette dignité cf. *Histoire chronologique de la Roumanie*, (ouvrage collectif), Bucarest, 1976, p. 473.

14. En roumain: spătar; cf. *ibidem*, p. 481.

15. Ou hetman; cf. *ibidem*, p. 472.

16. Cf. Caradja, *op. cit.*, p. 107.

17. Cf. *ibidem*, p. 8'.

18. Sur les «éphémérides», en général, cf. C. Th. Dimaras, *Ίστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Athènes, 1985<sup>7</sup>, pp. 61, 120, 131.

19. Cf. *supra*, note 1.

20. Cf., par exemple, Caradja, *op. cit.*, pp. 141-146.

21. Cf. *ibidem*, p. 8'.

22. Cf. *ibidem*, *loc. cit.*

23. Cf. *ibidem*, p. 111: «μεριτάρω», p. 124: «πρελμινάρια», etc.

24. *Ibidem*, *passim*.

25. *Ibidem*, p. 133.

26. *Ibidem*, p. 137.

27. *Ibidem*, p. 151.

sœur de Caradja est elle-même victime d'un hydrothorax<sup>28</sup>, etc.. L'auteur observe d'ailleurs souvent l'état de sa propre santé, ses fièvres, et il s'impose de promenades pour «changer d'air»<sup>29</sup>.

Le passage le plus intéressant du texte, quant aux problèmes de santé, est celui qui rapporte une opération chirurgicale subie par l'auteur en 1778<sup>30</sup>. Il relate l'ablation d'une tumeur cancéreuse siégeant au niveau du thorax par un chirurgien florentin assisté de plusieurs médecins: «Durant l'opération [...] je tenais la main à deux de mes esclaves. L'incision de la poitrine et le pansement de la plaie ont duré environ quatre minutes [...]. Pendant l'incision, je n'ai pas crié, au point d'étonner le chirurgien qui disait "quelle intrépidité"<sup>31</sup>; il ajoutait que "de telles opérations se font, en Europe, une fois que le malade est solidement attaché à une table [...]; dans les hôpitaux de Florence et ailleurs, il avait procédé à quatre-vingts douze opérations semblables [...] car cette maladie est très fréquente en Europe [...]. Après l'incision, le cancer<sup>32</sup> était apparu au milieu de la poitrine avec ses tentacules [...] quand le médecin l'a incisé; il en est sorti une sorte de liquide vert qui fut conservé dans l'alcool pour être montré à ceux qui auraient la curiosité de le voir. L'opération a été faite avec une espèce d'instrument qui s'appelle "bistouri"<sup>33</sup>.

Les plaisirs de la nature et de l'art semblent aussi retenir l'intérêt de Caradja, mais moins fréquemment: certes, il se rend à la campagne pour des raisons de santé ou «pour distraire sa mélancolie»<sup>34</sup>, mais il se révèle capable d'apprécier la nature: il admire les premières fleurs du printemps (dont certains inconnues jusqu'alors); il prépare, avec son épouse, du sirop et de l'essence de roses («des roses de Moldavie étant superbes»); il n'est point déconcerté par la vie simple des paysans: «nous revenions à la maison», écrit-il pendant son voyage de noces, «et prenions le déjeuner, qui était délicieux, bien que composé de cinq plats seulement».

Pendant ce même voyage, Caradja visite un monastère voisin. Là, il s'extasie devant une icône de la Vierge qu'il décrit un véritable connaisseur: «C'était une de ces icônes que possédaient à Constantinople, les rois des Romains;

28. *Ibidem*, p. 122.

29. *Ibidem*, pp. 90, 92, 93, 97 et *passim*.

30. *Ibidem*, pp. 105-106. Le docteur Marc Lafon, a bien voulu lire notre compte-rendu de cette opération et corriger nos erreurs de profane en la matière; nous le prions de trouver ici l'expression de notre gratitude.

31. En français dans le texte.

32. Nous avons respecté la terminologie de l'auteur qui désigne en grec, sa tumeur par le mot «καρκίνοϛ»; en réalité, on devrait lire «tumeur bénigne» ou «absès».

33. «Βιστούρι»: *ibidem*, p. 106.

34. *Ibidem*, p. 79.

pendant les litanies chantées autour des murailles de Constantinople, on les suspendait aux lances comme des étendars. Elle avait une toise [deux mètres environ] de hauteur, une largeur conséquente; en haut apparaissait un orifice par lequel elle était autrefois suspendue aux lances; d'un côté elle représentait la Vierge avec une inscription de quelques lignes (que j'ai aussitôt recopiée pour l'envoyer à mon père) et de l'autre, Saint Georges»<sup>35</sup>.

### III. LE REGARD DE L'AUTRE GRÈCE

Avec Marc Antoine Cazzaïti<sup>36</sup>, noble des îles Ioniennes<sup>37</sup>, c'est le monde grec sous influence italienne qui visite les phanariotes; ce jeune lettré de confession orthodoxe<sup>38</sup>, qui manie mieux l'italien que le grec —c'est d'ailleurs en italien qu'il livre ses impressions sur les principautés<sup>39</sup>—, visite la Cour du prince Constantin Maurocordato<sup>40</sup> en 1742; noble, il se considère comme l'égal des phanariotes et les traite parfois avec condescendance. Dans les écrits de Cazzaïti apparaît peut-être une première indication sur les futurs conflits qui éclateront au sein des couches supérieures de la société grecque, pendant le XIXe siècle, dans la Grèce libérée<sup>41</sup>. Aussi, sans présenter en détail les nombreuses informations sur la vie matérielle des principautés consignées par Cazzaïti, nous nous limiterons à présente sa rencontre avec le prince et à l'incident qui s'y produisit, révélateur des différences de mentalité<sup>42</sup>.

35. *Ibidem*, pp. 108-109.

36. Cf. sur la famille Cazzaïti, M. D. Sturdza, *op. cit.*, pp. 266-267; sur Marc Antoine Cazzaïti (1717-1787), cf. l'introduction de Ph. K. Phalbos, in M. A. Cazzaïti, *Δύο ταξίδια στη Σμύρνη 1740 και 1742*, Athènes, 1970; *idem*, *Ταξίδια του 1742*, Athènes, 1974; cf. également une édition roumaine du texte: M. A. Katsaitis, *Călătorie de la Constantinopol la Iași și de la Iași la București în anul 1742*, éd. Moisuc-Limone, Jassy, 1971.

37. La famille a été inscrite au Livre d'Or de Céphalonie entre 1593 et 1604 et à celui de Corfou en 1690: cf. M. D. Sturdza, *op. cit.*, p. 266.

38. Cf. M. A. Cazzaïti, *Viaggio...*, *op. cit.*, p. 16.

39. *Ibidem*, *loc. cit.*

40. Pendant, donc, le deuxième règne de Constantin Maurocordato en Moldavie (septembre 1741-20 juillet 1743); sur la rencontre de Maurocordato avec Cazzaïti cf., aussi, M. D. Vlad, «Locul lui Constantin Mavrocordat în Istoria Românilor din secolul Al XVIII-lea», *Revista de Istorie*, 37/3 (1984), pp. 241-258.

41. Sur ce conflit cf. S. C. Zervos, «Φαναριώτες και φαναριωτισμός στην μετεπαναστατική Ελλάδα: μιá πρώτη προσέγγιση δύο πηγών», *Επετηρίδα της Έταιρείας Οικονομικής και Κοινωνικής Ιστορίας της Ελλάδας*, (sous presse); *idem*, «La généalogie en tant qu'expression des conflits entre les couches supérieures de la société grecque pendant le XIXe siècle», *Communication présentée au XVIII. Internationaler Kongress für Genealogie und Heraldik*, Innsbruck, 1988.

42. Cf. à titre d'exemple, les détails donnés sur l'organisation des voyages, la composition des

Tôt le matin, habillé «à la française» et accompagné de son valet en livrée, Marc Antoine Cazzaïti se présente au Grand Postelnic (chambelan)<sup>43</sup> qui le conduit devant le prince. Assis sur un sofa de velours, Constantin Maurocordato reçoit Cazzaïti et lit ses lettres de recommandation; par la suite, Cazzaïti explique, en italien, les raisons qui l'ont conduit jusqu'à la Cour. Maurocordato l'interrompt rapidement, lui demandant pourquoi, étant grec, il n'utilise pas sa langue maternelle. «Confesso», écrit Cazzaïti, «il vero che mi sorprese tale domanda non volendo espormi alla presenza di S. Alterza, e di tanti ministri la maggior parte Costantinopolitani, quali tutti parlavamo con termini puri, e frase terse il Greco espormi, dissi, à parlare così corrottamente e barbaramente la nostra lingua, come parlasi in patria»<sup>44</sup>. Cependant, devant l'insistance du prince, Cazzaïti termine son discours en grec; il est ensuite retenu à déjeuner à la Cour. Après le repas il discute avec le Trésorier des conditions de son séjour à la Cour et fait offre de ses services au prince. Il précise, toutefois, «che avevo apprese le scienze e le arti cavalleresche per mio diletto e per quanto convenivasi alla mia condizione»<sup>45</sup>; cependant, si ses études d'histoire et de géographie pouvaient séduire le prince, il serait heureux de lui offrir ses services. Le lendemain, Cazzaïti présente à Maurocordato son livre de géographie<sup>46</sup> et des travaux inédits; deux jours plus tard, le Trésorier lui propose d'écrire une histoire de la Moldo-Valachie, travail qui, une fois achevé, sera doté d'une riche récompense. Une nouvelle fois, Cazzaïti traite du problème de la récompense en précisant «gli dicea che nacqui nobile, ne volea far la figura di professore, e di mercenario»<sup>47</sup> malgré l'insistance du Trésorier, Cazzaïti refuse tout salaire et, quelques jours plus tard, le prince discute, en réel expert, différents points de l'histoire moldo-valaque avec le jeune noble.

Mais l'orage ne tarde pas à éclater quand le Trésorier annonce au jeune lettré le salaire que le prince a décidé de lui octroyer pendant la durée de ses travaux: 50 piastres par mois. Cazzaïti refuse cet affront en souriant, rappelant que sa qualité de noble lui interdit de travailler et que, de toute façon, «50 piastre di stipendio davasi al minimo della corte, onde non era ne competente

---

repas, etc.: Cazzaïti, *Viaggio...*, *op. cit.*, pp. 22-23, 27, 29-36, 40, 45-46, 59-60 et *passim*; sur l'incident, *ibidem*, pp. 103-113 et 121-137.

43. Cf. *Histoire chronologique...*, *op. cit.*, p. 43.

44. Cazzaïti, *Viaggio...*, *op. cit.*, p. 38.

45. *Ibidem*, p. 41.

46. Il s'agit d'un livre de géographie sous forme de dialogues, intitulé *Geografia in dialogo, con moltissime notizie storiche cronologiche*, Venise, 1738 (cf. Em. Legrand, *Bibliographie Hellénique du XVIIIe s.*, vol. I, Paris, 1918, pp. 269-270). Sur cette géographie cf. C. Coumariou (éd.), D. Philippidis - Gr. Constantas, *Γεωγραφία Νεωτερική, Περί τῆς Ἑλλάδος*, Athènes, 1970, pp. 14-15.

47. M. A. Cazaïti, *Viaggio...*, *op. cit.*, p. 50.

all'opera de me intrapresa, ne decente alla mia condizione)<sup>48</sup>.

L'indignation de Cazaïti se révèle, avant tout, justifiée par la modicité du salaire; par dessus-tout, quelque fût le salaire, un noble des îles Ioniennes n'avait point le droit de «travailler»<sup>49</sup>. Il pouvait «offrir ses services» ou ses «lumières», recevoir une «récompense» mais jamais un salaire; cette nuance, pourtant fondamentale, échappait au Trésorier de Maurocordato. On ne peut, pour autant, croire que les dignitaires des principautés danubiennes avaient le droit ou l'habitude de percevoir un salaire pour ce genre de services; ils recueillaient les revenus de leur charge; la production intellectuelle rémunérée appartenait aux seuls lettrés qui, n'ayant aucun autre moyen de subsistance, étaient heureux de pouvoir bénéficier des bienfaits du mécénat princier. Pour sa production intellectuelle, le seul salaire du dignitaire phanariote était, en général, le renom et la gloire qui en découlaient.

#### IV. LE «PÉROU DES GRECS»

Si les informations sur les finances et l'administration des principautés abondent dans l'ouvrage de William Wilkinson<sup>50</sup> ses observations sur la vie quotidienne et la mentalité phanariotes sont égales en nombre et qualité<sup>51</sup>; ceci explique, peut-être, le grand succès rencontré par le récit de ce consul anglais dont la traduction française connut trois éditions et qui fut également résumé en italien<sup>52</sup>; il exerça, par ailleurs, une profonde influence sur l'historiographie roumaine des années 1930-40<sup>53</sup>.

«Les deux principautés», rapporte Wilkinson, «sont pour eux [les phanariotes] une source intarissable de richesses; la dénomination proverbiale qu'on leur donne, le Pérou des Grecs, est justifié par l'expérience»<sup>54</sup>; mais richesse ne

48. *Ibidem*, p. 57.

49. Cf. M. D. Sturdza, *op. cit.*, p. 89: «Pour être admis à siéger au Conseil, il fallait compter trois générations d'ascendants non-dérogeants, c'est à dire n'ayant pas exercé de métier vil ou mécanique». Reste, évidemment, à distinguer les nuances de cette restriction; dans quelle mesure, par exemple, le travail en question pouvait-être considéré comme «vil» ou «mécanique». Un critère, pourrait être effectivement constitué par le salaire modique offert. Nous conviendrons avec Ph. K. Phalbos que la somme de 50 piastres semble dérisoire par rapport à d'autres salaires mentionnés: Cf. Cazaïti, *Viaggio...*, *op. cit.*, p. 131, n. 1.

50. Elles ont été d'ailleurs largement exploitées par les chercheurs; cf., par exemple, Florescu, *art. cit.*, *passim*.

51. Sur la première traduction française du livre cf. *infra*, n. 66.

52. Cf. T. Ionescu-Nișcov, «L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère», *Symposium l'époque phanariote*, Salonique, 1974, p. 151.

53. Cf. *ibidem*, p. 152.

54. Wilkinson, *op. cit.*, pp. 63-64.



signifiait pas forcément facilité matérielle et niveau de vie élevé; «la manière de voyager dans les deux principautés est si expéditive qu'on ne peut rien lui comparer en aucun autre pays»; mais les calèches allemandes des nobles offrent un étrange spectacle car «[...] les boiars ont introduit la mode d'orner celles dont ils se servent des couleurs les plus tranchantes. Mais comme ils s'occupent beaucoup moins de la beauté des chevaux, des harnois, et du costume de leurs cochers, il est très ordinaire de rencontrer dans les rues une voiture brillante de dorure, traînée par deux misérables rosses, et conduite par un Bohémien en guenilles»<sup>55</sup>.

L'éducation des nobles est présentée sous un aspect aussi ridicule que l'apparence des calèches: «Lorsque quelques boiars peuvent parler couramment, quoique imparfaitement, d'un ou de deux auteurs anciens ou célèbres, ou faire un petit nombre de mauvais vers rimant tant bien que mal, ils prennent le titre de littérateurs et de poètes, et leurs concitoyens étonnés les considèrent comme des hommes capables et des génies supérieurs»<sup>56</sup>. Pourtant, pour Wilkinson, le grec des principautés demeure le plus pur: «Dans plusieurs parties de la Grèce, on a adopté différents dialectes, dont quelques-uns n'ont que peu d'affinité avec le grec ancien [...] le grec parlé en Valachie diffère peu de l'ancien grec»<sup>57</sup>.

La «dégradation des mœurs dans ce pays» provoque la violente indignation de Wilkinson. Ce protestant intransigeant présente divers exemples de mariages et de divorces scandaleux<sup>58</sup>, d'interventions intempestives de parents dans la vie conjugale de leurs enfants; il déplore l'absence de toute instruction religieuse chez les plus jeunes<sup>59</sup>, la superstition qui règne dans l'exercice actuel de la «religion grecque»<sup>60</sup>; toutefois, «il est vrai que si les boiars ne sont guère susceptibles de grandes vertus, ils n'ont pas, non plus, un penchant marqué pour le vice, avec lequel ils ne sont que trop familiarisés cependant par les préjugés établis, auxquels l'état général d'ignorance a fait prendre de profondes racines, et par un système universel de dépravation morale»<sup>61</sup>.

Cette société, si sévèrement critiquée, s'offre cependant, par delà les intrigues et l'avidité de richesses, quelques divertissements civilisés; pendant l'hiver,

55. *Ibidem*, p. 82.

56. *Ibidem*, p. 117.

57. *Ibidem*, p. 121.

58. *Ibidem*, pp. 130-137.

59. *Ibidem*, p. 118.

60. Cf. *ibidem*, p. 136. Les critiques sont si sévères que le traducteur (cf. *infra*, n. 66) se sent obligé, par deux fois, d'intervenir: «cette observation pourrait s'appliquer à d'autres pays» (p. 130) et «le lecteur s'apercevra facilement, en lisant ce passage et quelques autres de l'ouvrage, que c'est un protestant qui parle» (p. 136).

61. *Ibidem*, p. 118.

les hommes se rendent à des clubs publics, «établis sur le plan des Redoutes de Vienne. On y donne trois ou quatre fois la semaine des bals masqués [...]. Il y en a en outre des clubs pour les différentes classes de la société; le principal auquel la cour et les principaux boiars souscrivent, est appelé club-noble»<sup>62</sup>. Chez les particuliers, les bals ne sont pas rares et durant l'été, la haute société se rend à la propriété des Vacaresco, alors ouverte au public; le propriétaire et sa femme «en font les honneurs à leurs amis de la manière la plus obligeante»<sup>63</sup>. Des acteurs allemands, installés à Bucarest, y donnent régulièrement des représentations d'opéras allemands et de comédies traduites en valaque<sup>64</sup>.

## V. LA POLÉMIQUE

Le «Traité» de M. Ph. Zallony<sup>65</sup> est le premier et le plus connu des livres exclusivement consacrés aux phanariotes; sa fréquence partialité, son aspect pamphlétaire et même les griefs personnels qui semblent guider la rédaction se rattachent sous la plume d'un témoin cultivé; ayant longtemps servi les phanariotes comme médecin, Zallony sait compléter leur portrait à défaut de le broser dans toute son exactitude. A l'instar du livre de Wilkinson<sup>66</sup>, le «Traité» de Zallony fut souvent utilisé pour ses informations sur l'idéologie et l'administration phanariote mais jamais, à notre connaissance, pour ses informations sur la vie quotidienne; c'est à ce livre pourtant que nous devons la description complète d'une journée ordinaire d'un prince phanariote. Quoique souvent exagérée —voire même grotesque— cette description se révèle fort instructive sur leurs habitudes et leur mentalité.

Du café matinal jusqu'aux repas, tout est organisé de sorte à prévenir les envies du prince, à lui éviter le moindre mouvement; deux ou trois boyards le

62. *Ibidem*, p. 125.

63. *Ibidem*, pp. 126-127.

64. *Ibidem*, p. 127.

65. En dehors de ses éditions françaises (cf. *supra*, n. 4), le livre de Zallony a été édité trois fois en grec: *Σύγγραμμα περί τῶν Φαναριωτῶν...*, (tr. N. Edaiephav), Paris, 1831; *Πραγματεία περί τῶν Ἡγεμόνων τῆς Μολδοβλαχίας ... γνωστῶν ὑπό τὸ ὄνομα: Φαναριῶται*, (tr. et introd. de V. I. Valtinos), Athènes, 1855; et *Σύγγραμμα περί τῶν Φαναριωτῶν*, (éd. A. Papadopoulos), Athènes, 1977, (il s'agit d'une réédition de la deuxième traduction avec quelques commentaires). C'est dans les introductions de ces éditions que le lecteur trouvera quelques éléments de la biographie de ce médecin grec catholique, ainsi que dans son premier livre *Voyage à Tine ... suivi d'un Traité sur l'asthme*, Paris, 1809. Sur l'influence de l'auteur à l'historiographie roumaine, cf. Ionescu-Nișcov, *art. cit.*, p. 151 et la bibliographie citée; sur la récupération du texte et la tentative d'utilisation au sein des luttes entre les couches supérieures de la société grecque pendant le XIXe siècle, cf. Zervos, *art. cit.*

66. Un lien semble attacher ces deux livres; plusieurs ressemblances au niveau de la langue et des idées font penser que Zallony pourrait être le traducteur anonyme du livre de Wilkinson.

soulèvent pour qu'il puisse avancer en effleurant le sol de la pointe des pieds, d'autres dignitaires relèvent le bas de sa robe ou lui tiennent sa pipe. Les domestiques crient les ordres pour la préparation du café, aussitôt servi dans une vaisselle sertie de diamants; les mêmes cris commandent ensuite son déjeuner. Dès que le prince s'assied, trente ou quarante musiciens tsiganes, invisibles, commencent à faire jouer leurs violons et leurs flûtes de Pan<sup>67</sup>. Seuls sont autorisés à déjeuner à la table du prince sa femme et ses enfants; il est rare qu'il y invite d'autres membres de sa famille, plus encore des étrangers. A table, le prince possède l'habitude de ne rien demander: tout les aliments sont coupés à l'avance et il rejette les mets qui lui déplaisent; le sommelier, généralement un de ses proches parents, reste en pied à ses côtés, tenant à la main le verre princier. Le repas se termine à treize heures avec les cris qui appellent une nouvelle préparation de café; par la suite, le prince dispose de trois heures pour se reposer; un calme absolu règne alors dans le palais; il est interrompu à quatre heures, quand 'es cloches de la ville sonnent pour annoncer la fin de la sieste: dès lors, le prince peut à nouveau s'occuper des affaires de ses sujets<sup>68</sup>.

En dehors de cette «journée-type», Zallony consigne également le «portrait-type» du phanariote: en marchant le prince baisse la tête de façon à laisser sa barbe toucher sa poitrine; ses yeux demeurent à moitié fermés et il feint la surdité pour ne répondre qu'aux demandes qui lui paraissent justes ou faciles à satisfaire; sa voix est douce et fausse<sup>69</sup>; il est habillé comme un effendi turc de Constantinople, à la différence qu'il porte un chapeau cylindrique de feutre jaune bordé de fourrure; de même que ses boyards de première classe, le prince porte la barbe longue, mais il reste le seul à pouvoir doubler le revers de ses chaussures de feutre pourpre<sup>70</sup>. La femme du prince jouit d'un certain pouvoir et d'un réel respect, menant une vie fastueuse, entourée d'une cinquantaine d'esclaves amenés de Constantinople<sup>71</sup>.

67. M. Ph. Zallony, *op. cit.*, p. 41.

68. *Ibidem*, p. 42.

69. *Ibidem*, p. 40.

70. *Ibidem*, p. 42.

71. *Ibidem*, p. 52; cf. également sur les femmes phanariotes, *ibidem*, pp. 53-54, 126-134, 136-137. Bien que ceci ne concerne pas exclusivement la mentalité phanariote, il est intéressant de rapporter ici la fréquente mention d'une certaine dissolution des moeurs dans les principautés, constatée par les sources: C. Dapontes, *Description de la Dacie*, éd. E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, p. 258<sup>195-196</sup>: «διὰ τὴν εὐμορφίαν τε καὶ ἀδιαντροπίαν / τῶν γυναικῶν ὅπουν' ἔκει εἰς Βλαχμοπογδανίαν»: ΑΙ. Calfoglou, *Ἐπιστολαὶ Γ. Π. Κρέμου καὶ Ἠθικῆ Στιχογραφία Α. Κ. Βυζαντίου*, Leipsig, 1870, p. 71: «Στὴν Βλαχιά δὲν εἶδ' ἄμורי ἠθικὸν ἢ ψυχικόν, / μ' εἰλικρίνειαν, μὲ σέβας, ἔντιμον καὶ λογικόν. / Ἐγλεντζέδες μὲ γυναῖκες, ἀνεπιέ, μὴν ὀρεχθῆς: / ὡς φοβεῖσαι τὴν πανώλην, ἀπ' αὐτὰς νὰ φοβηθῆς.». Les mêmes idées sur les principautés doivent être à l'origine de nombreux poèmes grecs populaires sur ce sujet. cf. G. Saunier, *Τὸ δημοτικὸ τραγούδι τῆς ξενιτιάς*, Athènes, 1983, pp. 166-194.

## VI. QUELQUES CONCLUSIONS

La manière de vivre et la mentalité phanariotes, telles qu'elles se dégagent à travers les exemples que nous avons puisés dans les textes de Caradja, Cazzaïti, Wilkinson et Zallony, sont celles de seigneurs asservies des Balkans, qui enrichis —dans leur majorité— pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, tentèrent, au siècle suivant, de capter les messages du monde occidental et de l'imiter. Leurs goûts, leur sensibilité demeurent le résultat de leurs contacts —tantôt proches, tantôt lointains— avec l'Occident et de leur passé constantinopolitain. L'incident intervenu lors de la rencontre Cazzaïti-Maurocordato démontre les interférences résultant du brassage de la culture phanariote avec celle de l'hellénisme des îles Ioniennes, cultures qui subirent des influences diverses, en des conditions différentes.

Le nombre limité d'exemples choisis ne permet pas de distinguer les caractéristiques de la vie quotidienne des phanariotes de Constantinople de celle des phanariotes des principautés danubiennes; cependant, il convient de souligner une différence de situation capitale: dans les principautés, les phanariotes pouvaient «anoblir» leur famille par un titre princier<sup>72</sup>, par la possession de terres<sup>73</sup> ou par des alliances avec des familles autochtones illustres<sup>74</sup>. A Constantinople, la prudence imposait la discrétion alors que dans les principautés les exigences du pouvoir pouvaient autoriser les excès. Nicolas Maurocordato conseillait à son fils: «Tant que tu es prince aie de palais, quant tu est à Constantinople, contente-toi de la maison ancestrale»<sup>75</sup>. C'est probablement dans cet esprit qu'il faut comprendre les écrits de Wilkinson et de Zallony.

72. «...Une Callimachi n'hésitait pas à répondre quand on lui invoquait les périls de la lutte politique dans laquelle les Phanariotes se trouvaient engagés: "Eh! qu'importe notre mort, si nous dotons notre famille d'une dignité princière"!»: Baron Prévost, «Constantinople en 1806», *Revue de Paris*, 30 juin (1854), p. 168, cité par D. Berindei, «Liaison généalogiques roumaines des princes phanariotes de Moldavie et de Valachie (1711-1821)», *Genealogica & Heraldica*, Helsinki, 1984, p. 60.

73. Cf., sur ce sujet, A. Tabaki, «Quelques réflexions sur un fonds d'archives phanariote: Le fonds Mourouzi», Communication au XVII<sup>e</sup> Congrès International de Généalogie et Héraldique, Lisbonne, 1986, (sous presse).

74. Cf. D. Berindei, *art. cit.*

75. «ἐν ὄσφ εἶσαι αὐθέντης, ἔχεις παλάτια· ὅταν εἶσαι εἰς τὴν Πόλιν, ἀρκεῖ ἡ προγονικὴ ἐστία»: *Νουθεσίαι τοῦ Ἀσιδίου Αὐθέντου Νικολάου Βοεβόδα πρὸς τὸν υἱὸν αὐτοῦ Κωνσταντῖνον Βοεβόδα Αὐθέντην δοθεῖσαι ἐν ἔτει αἰψκ<sup>ο</sup>*, éd. Hurmuzaki, *op. cit.*, vol. XIII, p. 461.